

décembre
2020
Cahier spécial

LERAVI.ORG

leRavi
ENQUÊTE  SATIRE

Le virus de la citoyenneté

Le Ravi a suivi les jeunes marseillais du programme « Jeunes des deux rives » de la Ligue de l'enseignement des Bouches-du-Rhône. Et même si, Covid oblige, ils devront attendre pour atteindre l'autre rive, ils ont pu participer à des ateliers créatifs tout l'été...

« **L**e Covid a mis un coup d'arrêt aux échanges internationaux. Ils sont pourtant un carburant puissant pour les jeunes. Mais malgré tout, ils ont joué le jeu en participant aux stages créatifs », explique Karim Touche, délégué général adjoint de la Ligue de l'enseignement des Bouches-du-Rhône. Depuis trois ans, *le Ravi* suit les adolescents et jeunes adultes des centres sociaux et maisons pour tous, gérés, ou partenaires, de la Ligue 13, volontaires pour participer au projet Jeunes des deux rives (J2R). Mis en place par la Solidarité laïque suite aux attentats de 2015, ce programme permet aux jeunes des quartiers populaires une ouverture sur le monde. À travers des ateliers créatifs, où ils partagent et débattent, puis des chantiers humanitaires sur l'autre rive de la Méditerranée ou en Europe.

Pendant trois ans, la région Paca a servi de pilote au projet. En 2020, J2R s'ouvre à six autres régions. Mais c'était sans compter sur l'émergence d'un virus qui confine et impose le repli sur soi. 2020, en écho à 2015 avec ses attentats, rappelle plus que jamais l'importance de rencontrer l'autre. Les animateurs de la Ligue ont dû s'adapter, être force de proposition pour motiver les jeunes. « Il a fallu faire sans la carotte du voyage », souligne Karim Rahali, coordinateur du projet pour la Ligue 13. Mais l'été fut riche : on y a parlé *fake news* aux Lilas (13ème), violences sexistes à Bompard (7ème), développement durable à St Joseph (14ème) et à l'Huveaune (11ème), discrimination et handicap à l'Estaque (16ème) et à la Solidarité (15ème), migrations à la Gavotte-Peyret, origines aux Bourrelys (15ème).

Même sans voyager, les jeunes que nous avons croisés étaient contents d'être là, ne serait-ce que pour retrouver les copains après deux mois de confinement, très compliqués à vivre dans certains quartiers. Par contre, le week-end cohésion au Frioul qui permet à tous les centres de se rencontrer, a manqué : « On a un bon groupe qui revient à chaque fois et qui aime débattre, mais ce qu'ils préfèrent avant tout c'est retrouver les autres jeunes de la Ligue », explique Samia Hadj Chikh, adulte relais et animatrice au centre social La Gavotte-Peyret à Septème les Vallons. Des rencontres entre différents centres sociaux ont tout de même pu être organisées pour quelques ateliers.

Après trois ans de phases pilotes, directeurs et animateurs de centres sociaux s'accordent à saluer les effets positifs du dispositif. « Je vois évoluer certains jeunes, ils sont en demande, ils reviennent, note Samia Hadj



Chikh. Le centre social et les projets que l'on propose leur servent de repères. » En 2019 nous avons croisé, au Frioul, Sofia, 15 ans, alors pas très motivée, juste venue pour être avec ses copines. Cette année, elle s'est investie à fond dans les journées de rencontre avec les demandeurs d'asile, manifestant une bienveillance de chaque instant.

Certains jeunes choisissent ensuite de

devenir animateurs. C'est le cas d'Azo, 24 ans. Il a participé à la première année de J2R avec le centre social des Musardises (15ème). L'année d'après il était accompagnateur. Depuis, il a passé son brevet professionnel d'animateur sportif (BPJeps) et travaille à la maison pour tous de la Belle de Mai. Il s'appête à passer son diplôme pour devenir directeur de structure. Joli parcours ! Avant le Covid-19, il avait prévu d'organiser un

échange avec la Côte d'Ivoire. Il envisage dans le futur un projet avec le Japon. « J2R m'a inspiré », explique-t-il. Et de conclure : « Lors des ateliers, les jeunes apprennent à débattre, à avoir des arguments, à prendre la parole. Quant au voyage, ça permet d'ouvrir son esprit et de lever les préjugés. »

Samantha Rouchard

Des pailles pour ouvrir l'œil

Les pailles en plastique posent problème pour l'environnement. C'est justement l'outil choisi par Matthieu Herreman, artiste plasticien marseillais, afin de sensibiliser au développement durable les jeunes du centre social de l'Huveaune et celui de Saint-Joseph.

Il est neuf heures quand Matthieu Herreman arrive au centre social de l'Huveaune (Marseille 11^{ème}). En cette matinée bien calme et ensoleillée du mois de juillet, l'artiste plasticien, en T-shirt, bermuda et lunettes de soleil sur la tête, vient animer un atelier de sensibilisation au développement durable. À peine arrivé, le quadragénaire sort son appareil photo qu'il fixe sur un pied. Il le règle de façon à ce qu'une photo soit prise toutes les six minutes. Face à lui, dans la cour, seuls huit adolescents sont présents. « Ils sont censés être plus nombreux mais ils ont du mal à sortir du rythme du confinement et à se lever tôt », explique Fayçal, 35 ans, animateur à l'Huveaune.

Art éphémère

Une fois les présentations faites, Matthieu Herreman sort une dizaine de petits seaux en plastique noirs et bleus. À l'intérieur, certains contiennent des pailles en plastique, d'autres des cure-dents. « Le développement durable, ça vous fait penser à quoi ? », demande Matthieu Herreman aux enfants qui forment un cercle autour de lui. « Ben c'est quelque chose qui dure ! », répond Hadjer, 13 ans, assise en tailleur sur le sol. L'artiste enchaîne avec la définition de l'art. Lorenzo, 12 ans : « L'art c'est des trucs stylés, monsieur. »

Matthieu Herreman explique que pour cet atelier, ils vont mixer art et développement durable. Pendant deux jours, ils réaliseront des sculptures à base de pailles en plastique qu'ils fixeront entre-elles à l'aide de cure-dents. « Les pailles sont normalement un objet à usage unique, mais là, on les détourne. J'aimerais qu'à la fin on déconstruise la sculpture pour réutiliser les matériaux », détaille l'artiste. Il voudrait également « montrer, à travers cette performance, qu'il y a de la beauté partout. Même dans une paille qui, à l'origine, est utilisée puis jetée. »

Les enfants du centre social Saint-Joseph participeront ensuite à la même activité. Leur œuvre finale sera associée à celle réalisée par les jeunes de l'Huveaune puis exposée, avant de défaire le tout. Une démarche qui n'enthousiasme pas tout le monde. Le regard perplexe, les deux filles et six garçons âgés entre 12 ans et 14 ans, ne semblent pas très inspirés. Mais en tant que futurs ambassadeurs de citoyenneté, ils se doivent de montrer l'exemple et se prêtent tout de même au jeu. Chacun prend un seau de pailles et un seau de cure-dents. Et dans le calme, où l'on n'entend que le chant des cigales, ils créent, chacun à son rythme.

Au rythme du confinement

« Moi j'ai fabriqué un avion ! », se réjouit Ibrahim montrant fièrement sa création. Son implication contraste avec l'indifférence de ses trois voisins. Au bout d'une vingtaine de minutes, à moitié allongés sur le sol, ils sortent leurs smartphones pour s'occuper autrement. C'est sans compter sur l'œil avisé de Fayçal, qui les somme de ranger les téléphones et de se remettre au boulot. « Ils sont mous. Ils sont restés dans le rythme du confinement et ont veillé toute la nuit », regrette l'animateur. Nora Aba, directrice du centre social, dresse le même constat : « Ce sont des jeunes qui ont joué à la playstation au lieu de dormir. C'est des addicts. On le voit, ils ont les yeux éclatés. Et puis ils nous le disent. Ils sont honnêtes. »

Les trois copains se remettent dans le bain, avant de se faufiler pour aller jouer au foot ce coup-ci, de l'autre côté de la cour. Serpents, ballon, ceinture... les autres adolescents laissent parler leur imagination à travers ces pailles et ces cure-dents. L'atelier est rythmé par les blagues de certains, ou par les petites disputes d'autres. 11h30, l'activité prend fin. Des pailles jonchent le sol. Les jeunes sont déjà partis jouer à la console.

Toutes les œuvres accrochées les unes contre les autres forment un demi-cercle. Lors du vernissage elles seront rattachées à l'œuvre de Saint Joseph par des cure-dents et seront exposées ensemble : une sphère mi rose-mi bleu verra le jour quelques heures seulement, le temps d'être admirée. Suite à quoi elle sera déconstruite par les adolescents et les intervenants. Et l'artiste de conclure : « Le but est de leur faire prendre conscience qu'à partir d'objets jetables, on peut créer de nouvelles choses et les recycler afin de protéger l'environnement. »



Fiche technique

Thématique : Développement durable.
Intervenant : Matthieu Herreman, artiste plasticien installé à Marseille depuis 20 ans, pour l'association Arts et développement.
Nombre de jeunes : 21.
Durée : 4 jours.
Lieu : Centre social Saint-Joseph Fontainieu (14e) et centre social de l'Huveaune (11e).

Yasmine Sellami

Une œuvre, des critiques

Paroles recueillies à chaud auprès des participants et des animateurs...

Amethys : « Ça ressemble à notre planète. La forme, on dirait la Terre. Puis comme c'est par rapport à l'écologie, j'ai fait le lien. C'est notre planète qui souffre de la pollution. Il y a beaucoup de déchets dans les océans et tout... »

Nohé : « Je me suis attaché aux pailles, ça fait un peu de peine de les retirer une par une. »

Iliane : « C'est pas trop artistique ce qu'on a fait là. C'est un peu mal fait. Ce n'est pas magnifique. »

Naïla : « Ça représente une planète ? Les pailles ça pollue, donc peut-être que Matthieu Herreman veut faire passer un message ? »

Hadjer : « Ça ressemble à une boule de cheveux colorés. »

Matthieu Herreman (artiste plasticien) :

« Je suis un peu déçu par moi-même car je ne suis pas parvenu à tous les intéresser. Le sujet du développement durable est trop vaste. Pour certains gamins qui vivent en foyer notamment, ça semble assez éloigné de leur quotidien. Même lorsque je leur demande s'ils sortent les poubelles, ça me paraît déplacé comme question. J'espère tout de même que ça leur laissera au moins de petites notions, des pistes de réflexion. Certains ont très vite accroché. D'autres ont rapidement eu le réflexe écran et smartphone et c'est ce qui prend le dessus... »

Ahmed, animateur Saint-Joseph Fontainieu :

« Les jeunes ont du mal à avoir des gestes liés au développement durable. Même pendant l'atelier, quand une paille tombe, ils ne la ramassent pas si on ne leur demande pas de le faire. Ici, à Saint-Joseph, on veut faire plus attention à ça et les responsabiliser au maximum. On essaie de tous jouer le jeu, y compris l'équipe d'animation. »

Y. S.

On n'achète pas un journal libre, on finance son indépendance ! (et merci de souscrire de préférence votre abonnement sur leravi.org)

OUI, JE M'ABONNE AU RAVI NUMERIQUE + PAPIER !

Abonnement normal

1 an (11 numéros) : 44 € 2 ans (11 numéros) : 80 €

Abonnement éco*

1 an (11 numéros) : 28 €

Abonnement de soutien

1 an (11 numéros) : 99 € 2 ans (22 numéros) : 199 €

Abonnement professionnel (institutions...)

Deux comptes de consultation numérique

1 an (11 numéros) : 80 €

JE FAIS UN DON** À laTchatte !

laTchatte est l'association qui édite leRavi

Montant €

J'ADHÈRE À laTchatte !***

1 an : 10 €

Organisme

Nom Prénom.....

Adresse.....

Code postal Ville.....

Tél. E-mail.....

Indispensable pour activer votre compte de consultation numérique

ABONNEMENT Don Adhésion TOTAL €

par chèque à l'ordre de laTchatte 11, bd National, 13001 Marseille

régler par virement bancaire via notre site www.leravi.org (abonnement@leravi.org & 04 91 08 78 77)

* Tarif éco : chômeurs, étudiants, petits revenus.

** Don à laTchatte non défiscalisé. Pour un don défiscalisé au Ravi : okpal.com/leravi

*** L'adhésion fait de vous l'un des « copropriétaires » du journal et vous donne notamment le droit de vote à l'Assemblée Générale annuelle de laTchatte.

La chasse aux *fake news*

Les jeunes du centre social Les Lilas (Marseille 13ème), ont planché, sur ce qu'est une *fake news*, comment les réseaux sociaux nous manipulent et les images s'insinuent dans nos esprits.

Les sources tu croieras ! (Jour 1 et 2)

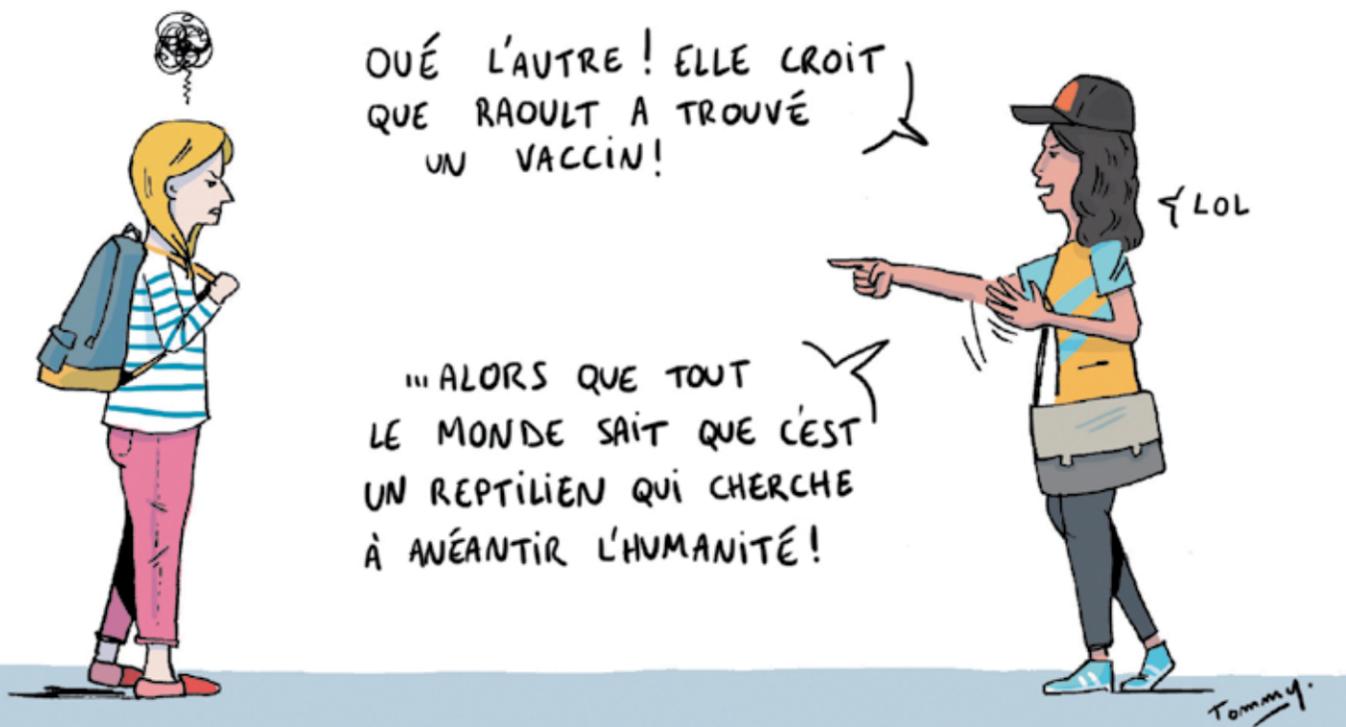
« Des fenêtres ont disparu et un balcon est apparu », sourit Arnould Perrier animateur des *Petits Débrouillards* qui intervient cette mi-juillet pour parler *fake news* et réseaux sociaux avec les jeunes du centre social Les Lilas (13ème arrondissement). Ce matin on explique comment, en passant de canaux en canaux, l'information initiale se transforme et parfois se déforme au point qu'une maison à quatre fenêtres se retrouve avec deux fenêtres, un balcon alors qu'elle n'a qu'une baie vitrée. « Dans notre jeu, on a essayé de transmettre une information visuelle oralement en passant par trois intermédiaires et ensuite de reproduire le dessin. Qu'est-ce que vous constatez ? », interroge l'animateur. « On a mal compris », lance Melvyn, 16 ans. « L'info a été mal transmise », ajoute un autre. « Ça fait toujours ça avec les médias, toujours ils amplifient. Comme sur BFM TV, où ils veulent juste faire des vues », note Yanis, 14 ans.

Les jeunes enchaînent sur le Covid. « Aux infos, ils ne parlent que de ça, ça rend fou ! », souligne l'un d'entre eux. « Ok, les journalistes parlent beaucoup du Covid mais est-ce qu'au final c'est plus simple pour nous à comprendre ? », questionne l'animateur. Le « non ! » est sans appel. S'en suit un débat sur Didier Raoult... Le groupe en vient à parler de l'importance de croiser les sources. Pour cela l'animateur distribue différents textes : certains sont des infos, d'autres des infox. Melvyn lit le titre de son article : « En France seulement douze personnes seraient abonnées à Netflix. » Les jeunes ont tendance à y voir une info. L'animateur interroge : « Qui a Netflix à la maison ? » Huit mains se lèvent. Il devrait donc y avoir bien plus de 12 comptes Netflix en France...

De la dopamine tu te méfieras ! (J 3)

Très peu des jeunes présents lisent la presse en ligne, aucun ne consulte la presse papier mais tous vont sur les réseaux sociaux, *Snapchat* et *Instagram* principalement. Il pratiquent tous le *multitasking* : télé, ordi, téléphone et *playstation* en même temps pour les plus accros. Si *Facebook* est « *has been* » ils le préfèrent à *Twitter*. « Et quand sur les vidéos Youtube on nous dit que ce n'est pas de notre âge et qu'il ne faut pas cliquer... ben la première chose qu'on fait c'est de cliquer ! », avoue Yanis. « Est-ce qu'on peut tout montrer dans les médias ou sur le net ? », interroge Arnould Perrier. Pour Melvyn, oui : « Car on ne doit pas cacher des informations aux gens. » Julien n'est pas d'accord : « Ça peut choquer les plus jeunes. » Yanis apporte sa pierre à l'édifice : « Si on peut tout montrer alors on peut aussi montrer des *fake news*. »

L'animateur de préciser : « On ne peut pas diffamer les gens ou les discriminer. On ne peut pas énoncer des propos homophobes par exemple, c'est un délit. » Chahinez de réagir : « Pourquoi l'homophobie c'est un délit et pas la critique des religions ? » L'animateur de préciser : « Parce qu'il s'agit de liberté d'expression. » Chaque mineur avoue que sur les réseaux sociaux il devient majeur... « J'ai 30 ans sur *Snapchat* », se glorifie l'un des jeunes du haut de ses 16 ans. L'animateur enchaîne : « Est-ce que vous avez entendu parler de la dopamine ? » « C'est une drogue monsieur ? », s'enquiert Melvyn. « C'est un neurotransmetteur dans notre cerveau qui est impliqué dans le circuit de la récompense, c'est lié à la satisfaction et au plaisir. Et



l'usage des réseaux sociaux l'active», explique Arnould Perrier avant de montrer à l'assemblée des petites vidéos d'Arte. Les jeunes apprennent qu'ils sont tous dopés !

Au placement de produit tu ne cèderas pas ! (J 4)

L'animateur montre des paires d'images qui n'ont a priori rien à voir l'une avec l'autre, les jeunes doivent leur trouver une histoire commune. « On appelle ça l'effet Koulechov, un cinéaste qui a voulu démontrer que lorsqu'on associe deux images, le cerveau va toujours trouver un lien pour chercher à recréer du sens », explique Arnould Perrier. Il distribue ensuite des catalogues de Noël. Sur certains dépliant des jouets bleus et des petites voitures sont associés à des petits garçons, idem pour les filles avec le rose et les poupées. « Comme si les images nous disaient que les garçons ne peuvent pas jouer à la poupée », souligne l'animateur. Un seul catalogue est non genré. Melvyn est suspicieux : « Ben celui-ci c'est un faux magazine alors ? »

Pour conclure les ateliers, l'animateur invite les jeunes à visionner quelques clips vidéos de leurs artistes préférés. L'objectif, relever les placements de produits qui les incitent à acheter une marque. Ils réclament le clip de *Pop Smoke*, un rappeur américain, avec sa

chanson « *Dior* ». Arnould Perrier d'ironiser : « Directement, le placement de produit est dans le titre ! » Rapidement, le tableau noir est recouvert des noms de marques qui apparaissent dans les clips. Pour certains jeunes, avoir la même voiture ou la même montre est un but à atteindre. Yanis avoue avoir sur lui environ 1000 euros de « produits ». Et jure posséder une Rolex à la maison. Julien en tenue de jogging fait le décompte : « Je dois être habillé pour 75 euros. Ce n'est pas important d'avoir des marques, c'est juste pour se faire remarquer. C'est pas ça la vie. La vie c'est qu'il y a le loyer à payer. »

Fiche technique

Thématique : *Fake news* et réseaux sociaux

Intervenant : Arnould Perrier des *Petits Débrouillards*.

Nombre de jeunes : 7

Durée : 4 jours.

Lieu : Centre social les Lilas (13ème).

Samantha Rouchard

Silence, on tourne !

Le matin c'est atelier *fake news* en salle et les après-midis les jeunes se rendent à la base nautique de Corbières pour mener l'enquête. Il paraît qu'un crocodile y aurait mordu un enfant... Chacun se transforme alors en journaliste reporter pour trouver les indices qui permettront d'affirmer ou non cette information. « On a un scénario, on tourne différents plans avec nos téléphones pour construire une fiction de trois minutes », explique Yacine Challal, le coordinateur jeunesse. Et de pitcher : « Sur le premier plan, les jeunes sont installés en salle. L'un d'eux reçoit une notification sur

un réseau social : un crocodile a mordu un enfant. Chacun regarde et interroge, vérité ou *fake news* ? Certains y croient, d'autres non. Chacun essaie de vérifier l'info sur d'autres sites. L'après-midi les jeunes se rendent sur les lieux. Et ils s'aperçoivent qu'il s'agissait d'une *fake news* mais qui a tourné rapidement sur les réseaux... The end ! »

S. R.

« Ils sont parfois naïfs »

Paroles de jeunes

« Sur *Instagram*, quand je cherche des infos sur le mercato parfois je tombe sur de faux comptes. Du coup je vais voir sur *Google* pour essayer de trouver d'autres sites qui en parlent. Si ce n'est pas le cas, c'est que c'est une fausse information. »

Melvyn, 16 ans, Terminale

« Je ne lis pas de journaux papiers, il n'y a que mon père qui lit *La Provence*. Je vais sur internet. Je trouve que c'est important de s'informer. Les *fake news* ça concerne les rumeurs. »

Julien, 14 ans, Troisième

« J'ai déjà lu de fausses infos sur des stars. Michaël Jackson par exemple, je pense qu'il est encore vivant. L'atelier sur les *fake news* m'a appris qu'il ne fallait pas tout croire. »

Chahinez, 15 ans, Première

« Grâce aux ateliers, on a appris que si on ne connaît pas la source, on peut facilement croire à tout. À la maison, mon père regarde *BFM TV* mais ça m'énerve : ils racontent toujours les mêmes choses. »

Yanis, 14 ans, Troisième

Paroles d'encadrants

« Je cherchais un thème autour de la citoyenneté. Et je me suis demandé de quoi les jeunes avaient véritablement besoin. Je me suis rendu compte que, tout petit, ils sont confrontés aux réseaux sociaux. Les *Petits débrouillards* nous ont proposé des ateliers *fake news*. J'ai trouvé ça bien car du coup on est dans l'actualité. Le centre social a ouvert en 2018 et avec ces ateliers, j'ai vraiment vu des jeunes évoluer : ils sont animateurs aujourd'hui. »

Yacine Challal, coordinateur jeunesse

« Ils sont tous sur *Instagram* et *Snapchat*. Ils maîtrisent très bien les paramètres de ces applications. On essaie de les éduquer à l'image et aux médias mais finalement ils s'en préoccupent aussi. Ils ne connaissent pas tout mais ils ont déjà une forme d'esprit critique vis-à-vis de leurs usages numériques. C'est intéressant de constater ça. Ils sont parfois naïfs avec les *fake news*. Ils ne prennent pas forcément le temps d'aller vérifier. Mais même pour nous, adultes avertis, nous sommes parfois sensibles à des théories du complot. L'important c'est d'exercer son esprit critique. »

Arnould Perrier, animateur des Petits débrouillards

Danse avec les masques

Danser les yeux fermés. C'est le défi relevé par les jeunes des centres sociaux de l'Estaque et de la Solidarité. Pour les sensibiliser aux discriminations, Yanis, chorégraphe, leur apprend à ressentir la musique comme une personne non voyante.

« **J**e ne suis pas un danseur ! Je suis un emmerdeur ! » Maillot et short à l'effigie de l'Ajax Amsterdam, cheveux mi-bruns, mi-blonds décolorés et baskets aux pieds, un ado de 14 ans quitte la pièce. Il refuse de participer à l'atelier de danse organisé ce matin dans la salle polyvalente du centre social de l'Estaque. Face au grand miroir qui recouvre le mur de bout en bout, une poignée de jeunes a décidé de jouer le jeu. Les filles et les garçons qui la composent sont guidés par Yanis Boubekour, 24 ans, chorégraphe et éducateur sportif au sein de l'association *Une autre image*. Casquette vissée sur la tête, boucles d'oreille, et masque sur le menton, il donne les instructions.

Quête de sens

Dès les échauffements, les premières réactions se font entendre. « *J'ai des crampes, frère* », lance un jeune en tenue sportive pendant qu'il s'étire. La grosse enceinte déposée sur le sol diffuse de la musique que les jeunes semblent bien connaître. « *Eh mais c'est du freestyle un peu ?* », se réjouit l'un des sept ados présents sur la piste. Baskets aux pieds, maillot orange fluorescent et longs cheveux bouclés, celui qui était un petit peu mou et sceptique au départ, se laisse aller au rythme de *My Salsa*, visiblement l'un des tubes de l'été. « *À la Solidarité, le centre social où je travaille, les jeunes n'ont pas beaucoup de respect envers les filles. Ils enferment chacun dans son rôle. J'espère que le hip-hop va être un bon moyen de les rendre plus ouverts d'esprit* », confie Bilel Aouni, animateur. Assis sur une chaise, il taquine les gamins de temps à autre. « *Oh je t'ai vu, t'as triché là, tu vas devoir rester debout sur une jambe plus longtemps que les autres !* », lance-t-il en rigolant.

Alors que le groupe commence à se sentir à l'aise sur la piste, le chorégraphe corse les règles : « *Maintenant, vous pouvez aller boire de l'eau. Au retour, vous prenez vos masques, et vous les mettez sur vos yeux.* » Aujourd'hui, c'est un cours en situation de handicap. Les jeunes vont devoir se mettre dans la peau d'une personne aveugle. Le coach veut leur faire comprendre que tous les sens sont importants : « *J'essaie de recréer les bruits que peut entendre une personne aveugle à l'extérieur.* » Il ouvre les fenêtres pour laisser les sons entrer et s'ajouter au reste. « *Vous allez vous laisser guider par ma voix, explique-t-il, quel sens allons-nous solliciter ?* » « *Le son ! Le son !* », répond un jeune. « *Le son c'est multimédia, mais ce n'est pas encore ça* », ironise Yanis. « *L'ouïe ! L'ouïe !* », corrige fièrement un autre jeune. Le coach détaille : « *Les aveugles quand ils sont dehors, ils entendent tout : les voitures, les gens qui parlent... Concentrez-vous bien sur ma voix.* » Il lance la musique : « *Un, deux, trois, quatre. Salsa ! Salsa !* »



« *Wallah je vais tomber !* », lance l'un des jeunes. « *Ça y est je suis dans le coma* », renchérit un autre. La chorégraphie qui semblait mémorisée devient soudainement plus complexe : perte d'équilibre, problèmes de coordination avec le groupe, difficulté à entendre correctement... Les apprentis danseurs découvrent les difficultés auxquelles une personne non-voyante est confrontée au quotidien. Alors pour les surmonter, chacun y va de son astuce. Maryssa est imperturbable. « *J'ai l'habitude de danser avec TikTok, alors je fais pareil ici. Je reproduis les mouvements qui sont dans ma tête* », raconte-t-elle. Une autre fille, elle, compte les pas à l'aide de ses doigts qu'elle tapote contre sa jambe à chaque mouvement réalisé. Après quelques pas maladroits et des éclats de rire, la chorégraphie prend fin dans la bonne humeur générale. « *On a la chance de se situer dans l'espace* », conclut Yanis.

Retours d'expérience

Anis, rasé sur les côtés et longs cheveux bouclés au milieu qui lui tombent sur le visage, livre son ressenti : « *Déjà, les yeux ouverts, je ne sais pas danser alors sans rien y voir, c'est la catastrophe.* » « *On a déjà discuté du handicap à l'école. En cours d'éducation morale et civique. Je connais un peu les discriminations et les difficultés auxquelles les personnes en situation de handicap doivent faire face. Mais avec cette expérience, j'ai appris que c'était vraiment compliqué de danser les yeux fermés* », ajoute Loelia, 13 ans, longs cheveux bruns détachés. Après huit ans de pratique,

elle a troqué la danse classique contre des cours de boxe. Elle ne s' imagine pas pratiquer ce sport sans pouvoir voir. Elle précise : « *Contre un sac peut-être, mais contre une personne, impossible, je vais me prendre plein de coups !* » Les jeunes échangent entre eux leur retours d'expérience. Les intervenants eux, espèrent que le message est bien passé. Bilel Aouni raconte : « *Ils font souvent des blagues sur les personnes handicapées. J'espère que maintenant ce ne sera plus le cas.* »

Fiche technique :

Thématique : Vivre ensemble, discrimination des personnes en situation de handicap.

Intervenants : Association *Une autre image* avec Yanis Boubekour, chorégraphe de l'atelier hip-hop, et Art Zeco pour l'atelier Graff.

Nombre de jeunes : 13.

Durée : 4 jours.

Lieu : Centre social de la Solidarité (15e) et centre social de l'Estaque (16e).

Yasmine Sellami

« Handi-capable »

Les jeunes du centre social de l'Estaque et de la Solidarité ont participé à un atelier graff, à l'Estaque, sur le thème du handicap, animé par Art Zeco, artiste graffeur, en présence de Claire Remuzat, directrice adjointe de l'ITEP/SESSAD Nord Littoral, établissement qui accompagne les enfants et adolescents avec des troubles du comportement dans le but de faciliter leur inclusion scolaires et sociales.

« *Moi je vais écrire Solidarité ! C'est le nom de mon quartier, et en même temps c'est aussi un mot qui entre dans le thème !* », se réjouit Anis, qui écrit aussi « *JUL* », car, explique-t-il, « *la musique c'est bien pour les handicapés* ». Les mots se multiplient et se superposent sur la toile blanche jusqu'à la recouvrir entièrement. Pour conclure, les jeunes choisissent « *handi-capable* », un mot valise qu'ils taguent en grand, au centre du tableau.

Art Zeco prend ensuite le relais. Il dessine, de part et d'autre, une fille et un garçon en fauteuils roulants. « *Wallah, ça tue monsieur* », lui lance un jeune, admiratif. Autour, on peut lire « *force* », « *aide* », « *égalité* », « *courage* »... La toile est laissée

sur place le temps de sécher. Elle sera ensuite affichée sur l'un des murs du centre social. Bilel Aouni s'en réjouit : « *J'ai fait exprès d'opter pour un grand cadre. Comme ça, à chaque fois qu'on passera devant, on fera attention aux mots écrits. Et le message finira par passer.* »

Bilel Aouni, animateur au centre social de la Solidarité :

« *À la Solidarité, concernant le handicap, les jeunes ne sont pas non plus très alertes. Parfois, pendant nos sorties, on cherche des places pour stationner et il y en a toujours un pour faire une blague du genre "attends je vais faire le handicapé comme ça tu pourras te garer là". Et ça, c'est inadmissible. Je dis stop ! Donc pour lutter*

contre les discriminations liées au handicap ou au genre, le hip-hop me semblait être un bon moyen. À travers ce projet, je veux promouvoir l'accessibilité pour tous et l'ouverture d'esprit. Montrer que tout le monde a sa place dans la société. Les filles, comme les garçons. Les handicapés, comme les valides. Je mets beaucoup l'accent sur l'ouverture d'esprit ! J'ai utilisé le graff pour que le tableau final soit affiché sur du long terme. Que ça fasse une sorte de rappel pour les jeunes. »

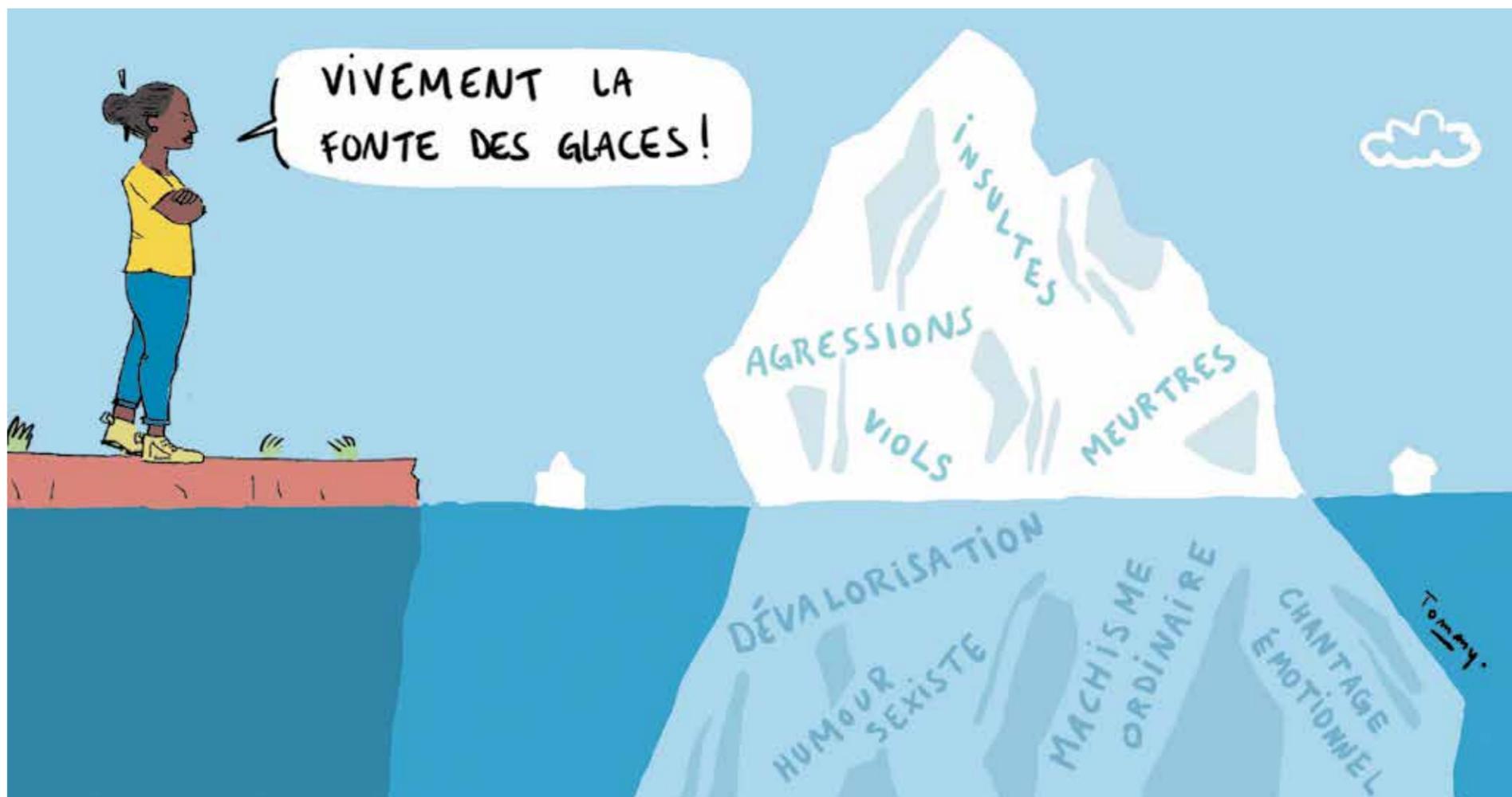
Claire Remuzat - Directrice adjointe ITEP/SESSAD Nord Littoral :

« *Mon rôle dans l'atelier graff est d'abord de présenter les différentes formes de handicap. Ensuite, j'essaie d'inciter les*

jeunes à exprimer leurs représentations sur la thématique pour faire émerger des mots clés. Le premier groupe, constitué de jeunes de 10/11 ans ne s'est pas trop senti concerné. Les autres, un peu plus âgés, ont une idée un peu plus claire du handicap. Ils l'ont notamment étudié en cours d'éducation civique. Mais ce que j'ai pu constater, c'est que souvent, les jeunes portent sur les personnes handicapées, un regard de commisération. Pour eux, c'est plus un public qu'il faut aider, qu'un public qui fait partie de la société. C'est là-dessus qu'il faut agir. Et c'est pour cela que la sensibilisation et la formation sont essentielles. »

Violence, je te quitte

Pendant une semaine, les jeunes de la Maison pour tous Saint-Lambert - Bompard, dans le 7ème arrondissement de Marseille, ont suivi un atelier sur les violences sexistes. Malgré leur jeune âge, la plupart des adolescentes y sont souvent confrontées.



Sur le mur, le dessin d'un iceberg. Il représente les violences sexistes. Dans la partie émergée, celles qui se voient : le meurtre, le viol, les insultes, les agressions physiques... Dans la partie immergée les violences invisibles : l'humiliation, le chantage émotionnel, l'humour sexiste, la dévalorisation, le machisme ordinaire... « Dans l'image que l'on a de la violence conjugale par exemple, on peut avoir celle d'un vieux couple, mais dans les chiffres, on retrouve beaucoup de violences dans les jeunes couples », introduit Doriane Souilhol, l'une des intervenantes du Centre d'information sur les droits des femmes et des familles (CIDFF) des Bouches-du-Rhône.

Face à elles, une quinzaine de jeunes de 14 à 18 ans, principalement des filles, de la Maison pour tous du quartier Endoume - Bompard que gère la Ligue de l'enseignement, dans le 7ème arrondissement de Marseille. « Les violences souvent c'est un tabou, on doit en parler pour que ça arrête d'en être un », souligne Fiona, 17 ans. « Ben si le gars te frappe, tu l'frappes à ton tour ! », propose son petit ami, Ryan, assis à sa droite, un des rares garçons de l'assemblée. « Tu dis ça parce que t'es un gars, pour une fille ce n'est pas si facile. On ne sait jamais comment on est capable de réagir à la violence. Certaines femmes se font battre toute leur vie... », rétorque Fiona. « Et parfois, on peut ne pas s'apercevoir que l'on subit des violences », recadre Marielle Vallon, intervenante et directrice du CIDFF.

Un thème choisi par les jeunes

Ces ados auraient pu préférer passer cette semaine de mi-juillet à la plage avec les copains. Au lieu de ça, ils ont décidé de participer à des ateliers sur les violences sexistes. Et comme cinq autres groupes de jeunes en région Paca, ils ont été choisis pour créer, à partir de leurs expériences, des scénarios pour la campagne nationale de prévention du CIDFF, #ViolenceJeTeQuitte. Des récits qui seront ensuite transformés en BD par la dessinatrice, désormais marseillaise, Lili Sohn (*la Guerre des tétons, Vagin tonic*), dont le travail interroge entre autres le droit des femmes à disposer de leurs corps.

« C'est réellement une volonté de la part des jeunes de s'informer sur le sujet, précise Andy Amat, animateur et responsable du secteur jeunes de la MPT. Ça me réjouit car ces ateliers vont aussi me permettre de mieux comprendre leur désarroi. Jusqu'ici j'avoue que je me sentais un peu démuni dans l'aide que je pouvais leur apporter. » Situé entre le Vieux-Port et la Corniche, le 7ème arrondissement de Marseille n'est pas un quartier prioritaire de la politique de la ville mais il concentre quelques poches de pauvreté. « Les jeunes dont on s'occupe sont principalement issus de familles monoparentales, les mamans cumulent souvent deux emplois et sont rarement à la maison, il y a des jours aussi où certains ne mangent pas à leur faim », indique l'animateur.

Parmi ces jeunes, l'une a déjà été victime de cyberharcèlement, d'autres ont grandi au milieu des violences conjugales. Et malgré leur jeune âge, comme plus de 80 % des femmes, toutes les filles

présentes ont déjà des tas de mésaventures de harcèlement de rue à raconter, et ce, dès le début de la puberté. « Qu'on soit en jogging ou en jupe courte, c'est la même chose, on nous fait quand même des remarques », explique Carla, 17 ans. « Je pense qu'il y a des limites à ce qu'on peut porter dans la rue, pour pas provoquer », dit timidement une autre. « Tu provoques pas. C'est juste le mec qui n'a pas le bon regard sur toi », intervient Lina du haut de ses 15 ans, déjà bien au fait des questions féministes.

« Les gars forceurs »

Certaines ont développé leur propres techniques pour se débarrasser de ce qu'elles appellent « les gars forceurs ». Tchandeni, petite brune de 17 ans, a choisi l'humour : « Je me moque d'eux, de leur physique, pour qu'ils aient honte. » Mais dans ce type de situation, la sidération prend souvent le dessus. « Je ne suis pas du genre à embêter les filles dans la rue, mais je vois les regards insistants des hommes sur ma sœur », précise Anthony, l'un des rares garçons à avoir assisté aux ateliers. « Nous les garçons, on ne nous éduque pas sur ces questions-là et c'est bien dommage », poursuit-il.

« Cette génération, comparée à celles d'avant, accepte moins les remarques sexistes et n'a pas le même rapport à l'image. Je les

trouve assez fortes et pleines de stratégies, ça donne espoir », se félicite Marielle Vallon qui indique que dans certains quartiers, il est plus compliqué pour les filles de s'affirmer aussi librement. Elle souligne aussi que des zones plus floues comme le chantage sexuel au sein du couple restent encore à travailler. Et de conclure : « Avec ce projet, ce qu'on veut montrer aux jeunes, c'est que les violences sexuelles ne viennent pas de nulle part, c'est une construction. »

Fiche Technique

Thématique : Violences sexistes

Intervenants : Doriane Souilhol et Marielle Vallon du Centre d'information sur les droits des femmes et des familles (CIDFF) des Bouches-du-Rhône et Lili Sohn, dessinatrice de BD

Nombre de jeunes : 5

Durée : 4 jours

Lieu : Maison pour Tous Saint-Lambert - Bompard (7ème)

Samantha Rouchard

« Une graine que l'on plante »

Trois questions à Andy Amat, animateur et responsable du secteur jeunes de la maison pour tous Saint-Lambert-Bompard

Comment s'est fait le choix de ces ateliers sur les violences sexistes ?

Au sein de la Maison pour tous, on mène des activités au long cours sur le harcèlement scolaire en collaboration avec les collèges et lycées environnants. Et pendant le confinement on a continué à suivre en visio les jeunes que l'on encadre pour savoir comment ils vivaient cette période Covid. De notre travail en amont et de cette quarantaine est née l'idée de travailler plus largement sur les violences, et spécialement les violences sexistes que nos jeunes peuvent subir au quotidien. Le projet du Centre d'information sur le droit des femmes et des familles (CIDFF) de réaliser une BD avec des histoires écrites par les ados collait bien à nos envies. Les jeunes étaient aussi en demande. Ce qui est bien avec la Ligue de l'enseignement c'est qu'on nous laisse carte blanche pour choisir nos projets, à condition de rester dans les valeurs qu'elle défend. Je fais en sorte de mener des projets qui me touchent aussi, ça permet de s'y mettre à fond.

De quelle manière vous servez-vous de ces ateliers dans votre pratique quotidienne auprès des jeunes ?

Dans le club jeunesse Bompard, il y a beaucoup de jeunes

majeurs qui sont en couple pour certains. Avec les années, j'ai réussi à créer une relation de confiance avec eux, ils me racontent leurs vies, on parle beaucoup, le lien est là. Je me suis dit que ces ateliers pouvaient leur servir pour se protéger dans leur relation à l'autre. Et ça me permet d'avoir des billes pour répondre à leurs questions. Ce groupe est en plus majoritairement composée de filles, c'est une première pour moi et parfois en tant que responsable homme c'est difficile d'avoir les bonnes solutions. Ça me fait grandir aussi quelque part. Et c'est très intéressant car ça permet de se diriger vers des projets autres et d'aborder de nouvelles thématiques auxquelles on n'aurait pas pensé.

Qu'est-ce que tous les projets menés avec la Ligue apportent aux jeunes ?

Tous les projets que l'on mène c'est une graine que l'on plante. Parfois elle peut mettre dix ans à éclore mais en attendant elle fait son chemin. On a envie que ces jeunes puissent nous dire plus tard quand ils fonderont une famille ou trouveront un emploi ou un premier logement : « Grâce à vos projets, j'ai pu m'orienter autrement, faire des choix, prendre des décisions. » On est là pour leur donner des clefs.

Entretien réalisé par S. R.

Les ambassadeurs

Malgré le Covid-19, une centaine de jeunes des centres sociaux et maisons pour tous, affiliés ou partenaires de la Ligue de l'enseignement des Bouches-du-Rhône, ont participé cette année encore au projet « J2R », Jeunes des deux rives. *le Ravi* les a rencontrés lors des différents ateliers thématiques, entre confinement et reconfinement, fidèles au poste.

DISCRIMINATION ET HANDICAP

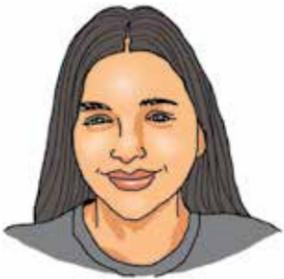
« La vie d'aveugle ça doit être dur »



« C'était bien la danse parce qu'on a bougé. Mais danser les yeux bandés, c'est trop difficile. T'arrives pas à suivre la chorégraphie. La vie d'aveugle, ça doit être dur, dur, dur ! »

Rayane, 12 ans, L'Estaque

« Si on montre que la personne est différente, ça peut la mettre mal à l'aise »



« J'ai une cousine handicapée. Elle a dix ans, et plusieurs malformations. Je me comporte avec elle comme avec tous les cousins. Si on montre que la personne est différente, ça peut la mettre mal à l'aise. C'est pour cela que j'ai préféré écrire "aide", "égalité", "fraternité" et "soin" pendant l'atelier graff. Même si "difficulté" et "maladie" sont les premiers mots qui me viennent à l'esprit, je ne veux pas qu'on se limite à ça. J'ai d'ailleurs préféré cet atelier à celui de la danse. Le graffiti c'est plus expressif. Ça illustre mieux ce que l'on veut dire. »

Loelia, 13 ans, L'Estaque

« La musique c'est bien pour les personnes handicapées »



« On parle du handicap entre collègues parfois, mais vite fait. Moi, aujourd'hui, j'ai pas eu de préférence. J'ai bien aimé les deux ateliers. Pour le graffiti, j'ai écrit "Solidarité" – parce que c'est mon quartier et en même temps il faut être solidaire –, "courage", et "Jul", parce que la musique c'est bien pour les personnes handicapées. Concernant la danse, c'est vrai que moi, même les yeux ouverts je ne sais pas danser, mais alors les yeux fermés, c'est trop compliqué ! »

Anis, 16 ans, la Solidarité

FAKE NEWS ET RÉSEAUX SOCIAUX

« C'est important de s'informer »



« J'ai appris à distinguer une vraie info d'une fausse. Après ces trois jours d'ateliers, je me rends compte que je ne vois plus les informations de la même manière, je pense toujours à vérifier si la source est fiable. Et j'ai compris aussi que c'était important de s'informer, pour connaître l'actualité et se cultiver. Et puis quand on s'informe, on peut moins facilement nous rentrer des choses dans la tête. »

Melvin, 16 ans, Les Lilas

« Les réseaux sociaux manipulent ton cerveau »



« J'ai appris à distinguer une vraie info d'une fausse. Après ces trois jours d'ateliers, je me rends compte que je ne vois plus les informations de la même manière, je pense toujours à vérifier si la source est fiable. Et j'ai compris aussi que c'était important de s'informer, pour connaître l'actualité et se cultiver. Et puis quand on s'informe, on peut moins facilement nous rentrer des choses dans la tête. »

Julien, 14 ans, Les Lilas

DÉVELOPPEMENT DURABLE

« Trier les déchets nous concerne tous »



« C'est important de trier les déchets pour préserver la nature. Avant, je ne faisais pas trop attention. Mais j'ai participé au précédent atelier et depuis, je garde ce que j'ai à jeter dans mon sac en attendant de trouver une poubelle. Même ramasser des déchets ne me dérange plus. Ça nous concerne tous. C'est pour le bien de tout le monde. »

Kais, 13 ans, L'Huveaune

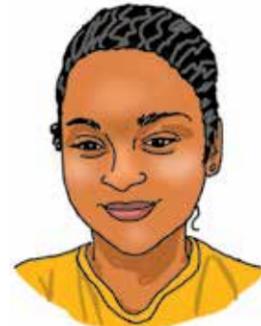
« J'ai ramassé les déchets sur la plage, on m'a traité de bonniche »



« La première fois qu'on a bossé sur le développement durable c'était un peu pénible parce qu'il fallait ramasser des déchets sur la plage. Mais les gens nous donnaient de l'argent. J'ai eu 10 euros alors j'étais contente. Quand j'ai raconté ça à mes amis, ils m'ont tout de suite dit que j'étais une bonniche. Je leur ai expliqué que je faisais cela avec une association, mais ils ont continué à se moquer. Au final j'ai laissé tomber et je l'ai pris à la rigolade. »

Hadjer, 13 ans, L'Huveaune

« Je ne fais jamais le tri »



« On nous a expliqué le développement durable mais c'était en deux-deux. Du coup, je ne sais pas trop le définir mais je sais que c'est en lien avec l'écologie, et que c'est bien. Moi je jette tout le temps mes déchets dans la poubelle mais je ne fais jamais de tri. J'ai encore des efforts à faire. »

Amethys, 16 ans, Saint-Joseph

« Je recycle les piles, c'est ma contribution »



« Le développement durable c'est lorsque tu gardes des ressources pour faire avancer la société de demain. Moi, souvent, j'économise les piles. Je les recycle. C'est comme ça que j'apporte ma petite contribution. Mais je ne le fais pas encore avec les autres déchets. Je vais essayer de changer ça. »

Nohé, 14 ans, Saint-Joseph

de la citoyenneté

VIOLENCES SEXISTES

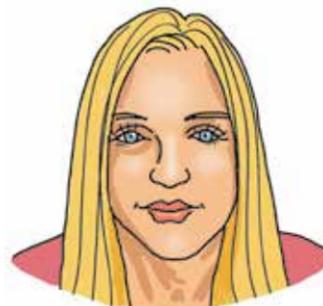
« L'autre est responsable du regard qu'il porte sur moi »



« Avec la période de confinement, il y a eu encore plus de cas de violences envers les femmes. Et c'est important de parler de cette thématique entre jeunes car c'est nous qui construisons la société de demain, une société qui aujourd'hui ne réagit toujours pas de manière optimale sur ces questions-là. C'est bien de s'informer, comme ça on peut à notre tour informer d'autres jeunes. Ma mère est très ouverte sur ces sujets-là. Ça m'a donné envie de m'engager pour des causes féministes. En ce qui concerne les violences sexistes dans la rue, moi ça ne changera pas ma façon de m'habiller. C'est l'autre qui est responsable du regard qu'il porte sur moi, c'est son problème, pas le mien. »

Lina, 15 ans, Bompard

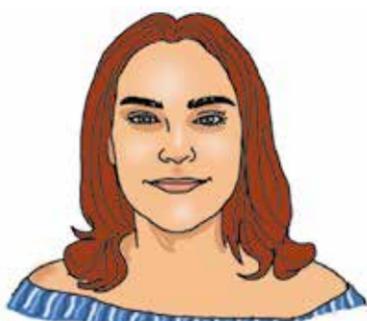
« Je fais attention à tous les petits signes qui peuvent annoncer de la violence »



« Les violences sexistes j'y ai été confrontée dans ma famille. Une fois, quand j'étais petite, je me suis interposée et c'est moi qui ai reçu le coup. Aujourd'hui, je fais attention à tous les petits signes qui peuvent annoncer de la violence, je suis très méfiante. On était tous très motivés à participer à ces ateliers. On apprend plein de choses. Par exemple je ne savais pas qu'il y avait autant de violence dans les couples, même ceux de notre âge. Dans la rue, ou dans le métro, quand on est une fille, on se fait accoster en permanence. Les regards sont lourds. Ce matin, je n'étais pas rassurée, il y avait trois gars qui me fixaient, j'étais gênée. Mais ça ne m'empêchera pas de m'habiller comme je veux. Par contre j'ai une copine qui une fois a envoyé une photo un peu dénudée à son copain. Et ça a circulé dans le collège. Je me suis mise à sa place, j'ai trouvé ça triste. Au collège tout le monde la regardait comme si c'était une pute. Alors que cette photo était juste entre elle et son copain. La pute c'est lui, pas elle. »

Laura, 17 ans, Bompard

« C'est mon corps, je m'habille comme je veux »



« Les remarques sexistes on y a droit tous les jours dans la rue. Même si on connaît déjà beaucoup de choses sur le sujet, grâce aux ateliers, on approfondit la question. On ne savait pas qu'il y avait autant de femmes qui se faisaient toucher ou taper dans la rue, ou dans les transports sans que personne ne réagisse. Les gens, ils voient mais ils ne font rien. Moi ces ateliers me renforcent. Je me sens un peu plus capable de répondre si on me fait des réflexions. Et de dire que c'est mon corps, et que je m'habille comme je veux. »

Carla, 17 ans, Bompard

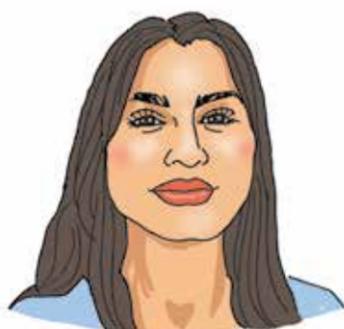
« Il faudrait éduquer les garçons à être moins lourds »



« Ça me tenait à cœur de participer à ces ateliers car pour moi l'égalité entre les hommes et les femmes doit être plus présente. Et les violences sexistes ne devraient pas exister. Je ne pensais pas que les femmes se faisaient embêter dans la rue tous les jours, que c'était si fréquent. Je ne suis pas comme ça. Il peut m'arriver de dire à une fille qu'elle est jolie et qu'elle me plaît mais ça ne va pas plus loin. Si elle ne veut pas me parler, je n'insiste pas et je veille à ce que mes copains fassent pareil. Il faudrait éduquer les garçons à être moins lourds. On demande toujours aux filles de ne pas porter telle ou telle tenue, mais il n'y a pas de prévention pour les garçons. On ne nous apprend pas à ne pas siffler une fille dans la rue, ou de ne pas aller l'aborder. Quand les hommes entendent le mot "féminisme" ils imaginent que les femmes veulent être supérieures à eux alors qu'elles veulent juste l'égalité. »

Anthony, 17 ans, Bompard

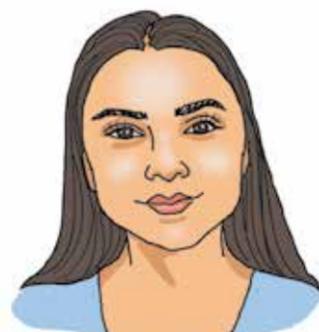
« C'est aux garçons de s'intéresser aux violences sexistes »



« J'étais au courant de pas mal de choses sur le sujet, mais là j'ai pu parler de mes expériences personnelles et c'est bien. Quand on se fait accoster ou harceler dans la rue, je réponds souvent avec humour ou en me foutant de la gueule des gars qui viennent nous parler. Bien sûr il m'est arrivé d'avoir peur quand les choses arrivent par surprise. Mais la plupart du temps quand on est avec Ilona et que les gars arrivent, on se regarde et on explose de rire. On sort souvent le soir toutes les deux et quand on rentre vers 1 heure du matin, il y a toujours un groupe de jeunes pour venir nous accoster. Avec leur petite taille et leur dégain de maigrichons, on dirait des vers de terre debout ! Du coup on se moque d'eux. C'est aux garçons de s'intéresser aux violences sexistes car ils ont des petites sœurs et un jour ils deviendront papas, ils devront savoir réagir. Nos amis garçons sont dans "la cause", sinon on ne serait pas amies avec eux. »

Tchandeni, 17 ans, Bompard

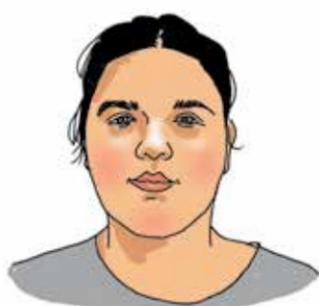
« Il n'y a pas assez d'interventions au collège et au lycée »



« Il n'y a pas assez d'interventions sur les violences sexistes au collège ou au lycée. Il n'y a pas beaucoup de garçons qui assistent à l'atelier, alors que c'est eux qui en ont besoin, nous les filles on est déjà au courant de tout ça. Les garçons qui nous entourent sont bienveillants. J'ai un ami qui l'autre jour a vu une fille se faire accoster, il s'est approché d'elle pour faire croire qu'il était avec et que les gars la laissent tranquille. »

Ilona, 17 ans, Bompard

« Au collège les adultes sont plus laxistes avec les garçons »



« Ça me choque qu'à notre époque pourtant très moderne on soit encore obligés de parler de violences sexistes. C'est dommage qu'à l'école on ne nous informe pas plus sur ces sujets-là. Si on nous dit bien sûr qu'un homme ne doit pas taper sa femme, on ne nous dit rien sur le fait qu'une femme a le droit de s'habiller comme elle veut et qu'un garçon n'a pas le droit de la harceler pour ça. Les profs, les surveillants, la vie scolaire sont plus laxistes avec les garçons qu'avec les filles. Eux peuvent venir en short de foot et nous dès que l'on a un petit trou au jean on nous demande de nous changer. Les garçons ont plus de privilèges que nous au collège. Au centre on est plus libre de dire ce que l'on veut.. »

Jade, 14 ans, Bompard

Voisins des

Parfois, il suffit de traverser une route pour rencontrer le reste du monde. C'est ce qu'on a fait à Septèmes-les-Vallons avec six jeunes, pour aller à la rencontre de demandeurs d'asile.

Covid oblige, cette année 2020, les échanges avec l'autre rive de la Méditerranée ont été stoppés dans leur élan. Mais pour les jeunes du centre social La Gavotte Peyret, à Septèmes-les-Vallons, il a suffi de traverser la route pour partir à la rencontre du reste du monde...

De l'autre côté du rond-point, dans un ancien hôtel transformé en CAES (Centre d'accueil et d'examen des situations) géré par Forum Réfugiés vivent de façon provisoire – mais pour certains le provisoire dure depuis plus d'un an et demi – 150 demandeurs d'asile. En partageant diverses activités, sur plusieurs jours, jeunes du centre social et réfugiés ont appris à se connaître et à s'apprivoiser.

Sofia, Bouchra, Kahina, Marwane, Amine, Kemil et Chaima racontent leurs rencontres avec Bakayoko, Lia et ses parents, Ahmad, Weida, Moustafa, Sardar, Khaldia et Yousri, venus de Côte d'Ivoire, du Mali, d'Afghanistan et du Soudan. Ces rencontres ont permis à ces adolescents de dépasser les préjugés et les clichés, et parfois même de s'interroger sur les propres parcours migratoires de leurs familles.

Samantha Rouchard

Fiche Technique

Thématique : Voisins des deux rives... Rencontre entre jeunes du centre social et des demandeurs d'asile accueillis au CAES (Centre d'accueil et d'examen des situations) installé en face de la cité.

Nombre de jeunes : une dizaine et autant de demandeurs d'asile.

Durée : Opération au long cours, sur l'année. Avec des actions autour du jardinage, de l'amélioration du cadre de vie au CAES, des sorties thématiques, un atelier cuisine, un repas partagé et des rencontres où chacun se raconte.

Lieu : Centre social La Gavotte Peyret, Septèmes-les-Vallons.

« Le bout du monde c'est déjà ici »

Le regard de Djelloul Ouaret, le directeur du centre social La Gavotte Peyret, sur les rencontres entre jeunes et réfugiés.

« Les gens sont très solidaires ici surtout pendant des périodes phares comme le Ramadan où ils donnent beaucoup. Mais après, il y a un côté "sombre" dans la relation avec les réfugiés qui vivent de l'autre côté du rond-point. Ça se manifeste dans les transports, les magasins ou autres. Comme s'ils étaient porteurs de tous les maux de la terre.

Il a fallu créer du lien entre la cité et le Centre d'accueil et d'examen des situations (CAES) qui est installé de l'autre côté du rond-point depuis trois ans. On a choisi pour ça de s'appuyer sur les jeunes. On travaille en local, une forme de solidarité internationale.

Notre moteur c'est de dire : ça ne sert à rien d'aller au bout du monde si on ne développe pas les choses ici. Une association au Maroc fait le même travail en local dans une zone comme Agadir et sa province où les migrants sont aussi stigmatisés. L'important c'est que les jeunes partagent leur culture de vie, celle du quartier et celle de leurs origines multiples et variées.

Ils sont aussi en charge de faire découvrir la commune aux habitants du CAES afin qu'ils s'intègrent plus facilement. Et en face, on a envie de savoir aussi ce qui leur manque culturellement et ce qu'ils ont laissé derrière. Et à travers quel prisme un Soudanais peut faire découvrir le Soudan à nos jeunes. Et comment, à travers un repas ensemble, on peut partager une ouverture au monde... »

Propos recueillis par S. R.

Chaima, Khaldia et Yousri

« Je suis heureuse de voir que certains réfugiés arrivent jusqu'à nous »

Khaldia et Yousri sont soudanaises. Dans leur pays, elle était comptable et son mari travaillait dans les affaires et dans les relations internationales. Je n'ai pas vraiment compris en quoi consistait le métier de Yousri, mais il avait l'air d'avoir un poste important.

On a plutôt parlé de ses passions : le jardinage et les fleurs. Il aime planter et voir pousser. Il pourrait en parler pendant des heures. Il a voyagé dans le monde entier pour rencontrer d'autres passionnés, comme lui.

Il trouve que les jardins à la française sont les plus beaux, ce sont ses préférés, quand il en parle il a les yeux qui brillent !

J'aimerais être préparatrice en pharmacie, il m'a dit que c'était une belle idée, car c'est un métier qui a pour but de garder les humains en bonne santé et que l'utilisation des plantes y était très importante... Cette idée me plaît, car j'aime aider les gens.

Yousri aime aussi le foot, il m'a cité de nombreux clubs, dont l'OM. Il joue aussi au tennis. Il me dit avoir lu plus de 20 000 livres dans sa vie. C'est énorme ! Moi je n'ai jamais réussi à en finir un... Il m'a expliqué que l'envie de lire venait des parents, des amis, des professeurs. Si on nous parle d'un livre intéressant alors on aura envie de le lire.

Que ce soit dans le sport, le jardinage ou la musique, pour lui le plus important c'est que toutes ces activités permettent de rencontrer des gens, de différentes cultures ou de différents milieux sociaux. « L'important ce n'est pas ce que l'on fait mais les rencontres que cela permet. C'est ça la vie ! », m'a-t-il dit.

Khaldia adore la littérature, et les écrivains français comme, Jean-Paul Sartre, Victor Hugo. *Les Misérables* est son œuvre préférée, elle aime les histoires qui « reflètent la réalité », ce que vivent les gens. Elle aime aussi les livres qui parlent de philosophie et de politique.

Elle voudrait mieux maîtriser la langue française et pouvoir poursuivre sa carrière ici. Elle aimerait aussi être libre de pouvoir voyager dans d'autres pays, avec l'espoir de pouvoir retourner au Soudan, un jour.

À 16 ans, Khaldia aimait déjà aider les gens et faisait du bénévolat. « Et j'avais les mêmes espoirs qu'aujourd'hui », m'a-t-elle dit. À cet âge-là, les adolescentes soudanaises passent du temps avec leurs amies, en attendant de se marier.

J'ai 16 ans et moi je ne pense pas encore au mariage. Lorsque Yousri avait mon âge il aimait déjà les fleurs et la nature. Il jouait de la guitare et écrivait des poèmes. Ils ont un fils de 30 ans mais ils auraient bien aimé avoir une fille. Yousri m'a demandé si j'avais des frères et sœurs. Je leur ai répondu que je n'avais que des

frères. Yousri m'a dit en riant : « Tu es la reine alors ! »

Khaldia et Yousri ont toujours le sourire. Ils se font aussi pas mal de blagues entre eux. J'ai beaucoup aimé discuter avec eux.

Je suis heureuse de voir que certains réfugiés arrivent jusqu'à nous. Il y a deux ans, lorsque j'étais dans un ferry pour le Maroc avec mes parents, j'ai vu des corps de migrants qui flottaient dans l'eau. Je pouvais apercevoir leurs gilets de sauvetage, il y en avait même un à qui il manquait une jambe....

Chaima, 16 ans

Amine et Weida

« Moi aussi je viens d'ailleurs »

Les personnes qui habitent au CAES ont dû fuir leurs pays. Pour différentes raisons ils sont venus se réfugier en France. Grâce au centre social j'apprends beaucoup de choses sur ce qu'il se passe dans le monde, comme par exemple les crises financières, les guerres, les problèmes politiques, etc.

Aujourd'hui j'ai rencontré Weida, son mari Moustafa et leurs fils Subhan. Ils viennent d'Afghanistan. Ils sont jeunes, la maman a 23 ans, le papa 25 ans et leur fils, 4 ans et demi. Je leur ai demandé pour quelle raison ils ont quitté leur pays.

Ils m'ont simplement dit que c'était pour des « raisons personnelles ». Je n'en sais pas plus et je n'ai pas posé plus de questions parce que j'avais peur que ça les rendent tristes.

Ils ont quitté l'Afghanistan il y a plus de quatre ans. Avant d'arriver en France, ils ont traversé énormément de pays : ils sont passés par l'Iran, la Grèce, la Serbie, l'Autriche, l'Allemagne, le Danemark, la Suède... Weida est tombée enceinte en Turquie et a accouché en Suède.

Ils sont partis très jeunes. Weida n'avait que 17 ans et Mustafa 19. Si dans trois ans pour n'importe quelles raisons je devais quitter mon pays et ma famille, je ne sais pas si je serais aussi courageux qu'eux.

Si c'est pour ma survie, je pense que comme eux je trouverais la force de partir et de faire ce long voyage... Mes grands-parents aussi ont dû quitter l'Algérie très jeunes, à 16 et 19 ans. Quelque part, je peux dire que moi aussi je viens d'ailleurs.

Amine, 14 ans

Kemil et Sardar

« Si un jour ma vie est en danger, alors moi aussi je partirai... »

Sardar est originaire de la province d'Uruzgan, en Afghanistan. Il est arrivé en France il y a six mois mais avant cela, il a vécu quatre ans en Suède. Il a fui en

Europe parce qu'il était menacé dans son pays. Il n'a pas souhaité m'en dire plus. Je n'ai pas insisté car ce sont des choses intimes, et je le respecte.

Sardar a comme passion le foot, il supporte le Real Madrid et son joueur préféré est Sergio Ramos. Lui même, il essaie de pratiquer ce sport tous les deux jours au stade, à côté de l'école primaire.

On voit souvent les demandeurs d'asile du CAES jouer là-bas. Parfois on joue contre eux. Mais jusqu'ici on ne leur avait jamais parlé. Sardar n'a pas de métier spécifique, mais il aime la peinture. D'ailleurs, en rigolant, il nous a dit qu'il serait partant pour repeindre les murs du centre social en blanc, le violet et le rose ne lui plaisent pas trop.

Il a toujours le sourire aux lèvres, ce qui le rend très sympa. Avant de les rencontrer, je savais que c'était des migrants et qu'ils vivaient tous à l'hôtel, un hôtel qui n'est pas fait pour les voyageurs, mais pour ceux qui veulent rester vivre ici. Je trouve ça courageux.

Moi, je ne me vois pas vivre dans un hôtel. Déjà, je dois partager ma chambre avec mon frère et ce n'est pas facile tous les jours... Mais si un jour, ma vie est en danger, alors sûrement que moi aussi, comme Sardar, je partirai...

Kemil, 16 ans

Kahina et Lia

« Je ne savais pas que leurs parcours étaient aussi difficiles »

On a rencontré Lia, 8 ans, et ses parents. Ils viennent du Mali. Ils sont arrivés en France, l'an dernier. Dossou, la maman, ne parle pas français. C'est son mari et Lia qui traduisent. Leur langue d'origine est le bambara. Ils ont traversé plusieurs pays, l'Algérie en camion, la Libye où ils ont été retenus prisonniers plus d'un mois, ensuite ils ont pris le bateau pour atteindre l'Italie, avant de passer la frontière en train.

Malgré son jeune âge, Lia a fait ce long voyage seule avec ses deux parents. Ses quatre frères sont restés au pays. Dossou a perdu son père lorsqu'elle était enfant. Dès l'âge de 5 ans elle devait aider sa mère à la maison, elle s'est mariée à 20 ans. Elle est heureuse que Lia puisse aller à l'école. Dans son pays, Dossou était agent d'entretien avant. Ma propre grand-mère, Sakina, a perdu sa mère très jeune, elle n'a pas pu aller à l'école alors que ses frères et sœurs oui. Elle aussi devait aider sa mère à la maison pour les tâches ménagères, préparer le manger, etc. Je ne connais pas toute l'histoire de ma grand-mère mais je trouve qu'elle ressemble beaucoup à celle de Dossou. Je savais que les gens qui vivent au CAES étaient des migrants, mais je ne les fréquentais pas. Ils sont sympas. Je sais aujourd'hui que leur parcours est difficile.

Kahina 16 ans

deux rives



Sofia et Bakayoko

« Faire vivre de telles horreurs à un autre être humain ! »

Bakayoko est originaire de Côte d'Ivoire. Il vit à l'hôtel, de l'autre côté de la route. La conversation était facile car dans son pays il était professeur de français. Il parle très bien la langue. Il est passionnée de littérature et il aimerait enseigner ici. Il m'a raconté longuement son histoire. On sentait qu'il avait besoin de parler. Il a quitté son pays pour des raisons politiques et parce que sa vie était mise en danger. Il m'a confié les tortures qu'il a subies. C'est atroce. Son histoire m'a beaucoup touchée et choquée. Je ne pensais pas que l'on pouvait faire vivre de telles horreurs

à un autre être humain, simplement pour ses choix politiques.

Sofia, 16 ans

Bouchra et Lia

« Au Mali, les petites filles subissent encore l'excision »

En rencontrant Lia et ses parents, on a appris plein de choses sur leur pays, le Mali. Là-bas, il y a des musulmans et des chrétiens. Et la population s'affronte entre elle. Même s'ils ne nous ont pas dit exactement pourquoi ils ont choisi de partir, ils nous ont expliqué que c'était principalement pour leur fille. Ils sont rassurés d'être ici. On nous a expliqué que les conditions de vie au Mali sont assez compliquées. Encore plus pour

les femmes. Elles n'ont pas de droits. Les petites filles subissent encore l'excision. Avant 15 ans les adolescentes sont plutôt libres, mais après elles ont interdiction de sortir sans l'avis du chef de famille qui est soit le père, soit le mari. La plupart du temps les jeunes filles doivent porter les tenues traditionnelles, ça serait mal vu de mettre des jeans déchirés aux genoux comme nous.

Bouchra, 16 ans

Marwane et Ahmad

« Ahmad a fait le chemin seul et à pied jusqu'en France »

J'ai fait la connaissance d'Ahmad. Il a 31 ans, il est originaire de Kaboul. Il est en France depuis maintenant huit mois. On a discuté

de sa jeunesse et de sa vie en Afghanistan. À l'école, il est allé jusqu'en Terminale. Il m'a dit que sa matière favorite était l'Histoire. Ahmad travaillait dans une usine de briques. Sa situation dans le pays était devenue trop difficile, alors il a dû partir. Mais il a fait le chemin seul et à pied jusqu'en France. Sa femme est restée au pays. Plus tard, il aimerait bien être agriculteur et avoir un élevage de poules et dans le meilleur des cas il voudrait avoir une ferme agricole. En attendant, au CAES, il fait pousser des fleurs.

Marwane, 16 ans

« C'est Marseille, bébé ! »

Une semaine durant, avec *Radio Foresta*, des minots du centre social Les Bourrely ont joué les reporters pour causer « origines », « discriminations »... Reportage « en bande organisée ».

Nous revoilà du côté de Kalliste, aux confins des quartiers nord de Marseille. On s'enfoncé dans les méandres du lotissement Les Bourrely, passant d'un chouf à un père de famille pour savoir où se trouve le centre social. En poussant la porte, c'est à de demander si on n'a pas oublié de couper l'autoradio. Ou si les « battles » musicales dont nous font profiter les marmots ne laisseraient pas quelques traces, l'équivalent auditif de la persistance rétinienne.

Parce que le centre social a des allures de studio. Et autour de la table et des micros, ça cause « *En bande organisée* » des vertus comparées de Jul ou Wejdene ! Explication de Benjamin du centre social :

« On a voulu développer un projet autour du numérique et on s'est dit, avec Kevin et Hélène de *Radio Foresta*, que la radio est un outil formidable. C'est à la fois technique mais aussi un moyen très simple pour aller vers les autres, dialoguer, jouer un rôle. Et l'idée, c'est de travailler autour de la question des origines, des identités. Parce que ce n'est pas aussi simple que ça en a l'air. Tu es né en France, tu es donc français ? C'est plus compliqué. »

Un sacré mélange

C'est comme la radio. Cet après-midi, Hélène et Kévin tentent de familiariser une poignée d'ados du quartier avec l'art et la manière de causer dans le micro. Au début, ça monte dans les tours, chacun est en mode « *freestyle* », à tenter de poser sur un « instru » quelques rimes qui claquent : « *Monsieur, vous avez pas un objet qui rime avec "plate" ? Euh, c'est quoi un omoplate ?* » Dans les quartiers nord, difficile de faire l'impasse sur les figures imposées : kalash, trafic... Mais, au détour d'un souvenir d'une sortie de ces gosses qui voient plus la mer qu'ils n'y vont, surgit un... « *voilier* » !

Quitte à rester dans l'impro, l'heure est à imaginer une vraie-fausse émission pour ces mômes qui n'écoutent que rarement la radio. À part *Skyrock* ou... *Rires & Chansons* ! Tirage au sort pour désigner un présentateur, un journaliste, monsieur « météo » et, en guise d'invités, un ou deux rappers ou un « *footballeur à la retraite* ». Le deuxième essai est plus convaincant que le premier. Et pas seulement parce que le journaliste du *Ravi* y confesse sa brève carrière de footballeur vraiment, mais alors vraiment, amateur !

Plus sérieux, Kevin, lui, amène les jeunes à raconter ce qu'ils ont fait le matin. Car, pour se faire la main, les reporters en herbe ont sillonné le quartier pour demander aux gens d'où ils venaient. Comme le raconte Samy, « *ici, il y a des gens qui viennent d'Espagne, d'Italie, d'Algérie, de Tunisie, de Roumanie...* » Un sacré mélange. Qui resurgit inévitablement quand on cause foot ou même quartier. Haro, évidemment, sur le PSG qui, dans la cité, n'a pas droit de citer. Mais, autour de la table, le fait de porter un survêt du club de « *Septèmes-les-Vallons* » peut attirer les tacles. Rien de méchant. Mais quand même...

Identités mouvantes

Derrière la question des origines, pointe un brin de fierté. Comme quand Tonio, un gamin venant d'une famille de gitans évoque « *paëlla* » et « *combats de coqs* ». Mais dire d'où l'on vient n'empêche pas les incompréhensions. Samy, lui, est né à Marseille. Ce gamin se dit toutefois « *algérien* ». Même si, confesse-t-il, il ne parle pas la langue. Et, quand il est au bled, il soupire : « *On est vu comme des riches parce qu'on vit en France...* » La question du racisme n'est jamais loin. Comme avec Kamel, un comédien qui initiera ces minots au théâtre-forum et avec lequel ils joueront



plusieurs scénettes qui sentent sinon le vécu du moins le connu (lire ci-dessous).

Avec ce quarteron d'ados, les identités sont mouvantes. Y compris professionnelles ! Et les voilà à renverser les rôles et à interroger Kevin de *Radio Foresta* pour savoir d'où il vient. À l'évocation de la capitale, les sourires se font un peu moqueurs. Mais, dans la cité phocéenne, Kevin commence à avoir des kilomètres au compteur. « *Alors, insistent-ils, vous préférez quoi ? Paris ou Marseille ?* » Sa longévité dans le sud répond pour lui. Les gosses, ravis, reprennent en chœur le cri du cœur de Jul : « *C'est Marseille, bébé !* »

Sébastien Boistel

Fiche Technique

Intitulé du projet : Réflexions autour des origines et des identités au centre social Les Bourrely.

Durée : une semaine (du 26 au 30 novembre).

Intervenants : Hélène & Kévin de *Radio Foresta* ; Kamel Boudjellal, comédien ; Karima Berriche, de l'association *Approches Cultures & Territoires*.

Nombre de participants : Cinq ados, presque tous nés à Marseille (et tous fans de l'OM), de toutes origines (Algérie, Tunisie, gitan...) dont l'âge oscille entre 13 et 14 ans.

« Le théâtre, ça veut dire débattre »

Grâce au théâtre-forum, le comédien Kamel Boudjellal fait bosser les minots des Bourrely sur la question des identités et des origines en les faisant grimper sur scène.

C'est quoi le théâtre-forum ?

Un outil pour mettre en place des espaces symboliques de confrontation. À la base, le théâtre, ça veut dire débattre et j'ai eu la chance d'être formé par ceux qui ont inventés le « théâtre de l'opprimé ». Concrètement, on monte des scènes de la vie quotidienne. Par exemple, un couple qui se dispute, on entend des cris, du bruit. Vous êtes voisins, vous faites quoi ? On joue la scène. On demande au public ce qui l'interpelle. Et on l'invite à monter sur scène pour proposer une solution, une alternative...

Là, pour évoquer les questions d'identités, d'origines, quelles scènes avez-vous imaginées ?

La question des identités, des origines, c'est se demander qui on est. Un blédard ? Un Marseillais ? Ces minots, ils ne se considèrent pas comme français. Pourtant, ils sont nés ici ! Mais quand ils vont au bled, ils ne parlent pas la langue, ne connaissent pas l'histoire... Alors on a imaginé plusieurs scènes. Un stage de 3ème où le patron, mécontent, qualifie ce qu'a fait l'ado de « travail d'arabe ». Or, avant d'être péjorative, cette expression signifiait tout l'inverse : le « travail d'arabe », c'était high-tech ! Autre scène : un collégien convoqué par le proviseur avec ses parents. Sauf qu'ils ne parlent pas français, le minot doit jouer les traducteurs, avec, en face, un proviseur qui leur reproche de ne pas parler la langue et de ne pas avoir fait l'effort de s'intégrer...

Comment les jeunes ont-ils réagi et, pour cette scène par exemple, quelles solutions ont-ils imaginées ?

Quand on est sur scène, on est seul. Ce n'est pas évident. Mais cela s'est très bien passé. Et pour cette scène, ils ont trouvé plusieurs solutions : quitter la réunion parce que ce que vivent les parents, c'est tout simplement insultant. Ou alors demander à ce que quelqu'un d'autre de la direction du collège, plus compréhensif, remplace ce proviseur qui ne veut rien entendre.

Au-delà, comment cette question des identités, des origines, résonne-t-elle chez ces ados ?

Grandir dans une cité, dans un ghetto, ça enferme. Et ça peut conforter dans l'idée que, même si vous êtes nés ici, en France, à Marseille, vous n'êtes pas français et pas le bienvenu. Mais, là encore, c'est dans le dialogue et en s'intéressant à l'histoire qu'on réussit à déconstruire. Moi, je suis d'origine berbère, mes parents sont arrivés d'Algérie en 1954 mais je suis né ici, à la Busserine. J'ai grandi avec des Arméniens, des Italiens, des Espagnols, des Cambodgiens... Pour me former, je suis monté à Paris. Et partout, de Nantes à Compiègne, je me sens français ! Ça ne m'empêche pas de parler six langues. Sur ces questions, avec ces jeunes, ce qui compte, c'est d'abord d'éteindre la télé, ensuite de discuter de ce qui se dit dans les familles. Et repenser aussi ce qui se fait en matière d'éducation populaire. Il y a encore des relents de paternalisme, de colonialisme. Il faut dépoussiérer tout cela. C'est comme le vocabulaire. Plutôt que le « vivre ensemble », moi, je préfère le « faire avec ».

Entretien réalisé par S. B.

LA LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT PRÉSENTE...

SA MAJESTÉ EN REMET UNE COUCHE!



ET N'OUBLIONS PAS QUE DANS LE CADRE DE NOTRE SÈSOUFA SUR L'ÎLE DU FFIICOU, NOUS DEVONS RENFORCER LA CONSCIENCE D'ÊTRE CITOYEN DU MONDE!



QUÉCH COUSINE!

RÉSPÉCT!

TOUS PRÉFÈRES SISTERS!

UNE DERNIÈRE INFO...

"TOUS MORTS"

COVID 43

ATTENDEZ!! IL NOUS RESTE LA SOLIDARITÉ À DÉVELOPPER!



IL N'Y A PLUS DE CITOYENS, NI DE MONDE

15 JOURS AVEC CES CONS...

JAMAIS!



MAIS ON EST LÀ POUR DÉVELOPPER L'AMITIÉ ENTRE LES PEUPLES ET LES CULTURES

FFIICOU DU NORD.

ÇA SUFFIT!!

NOUS DEVONS FAVORISER LA TOLÉRANCE!

YOOOHOU!

C'EST BIBI!

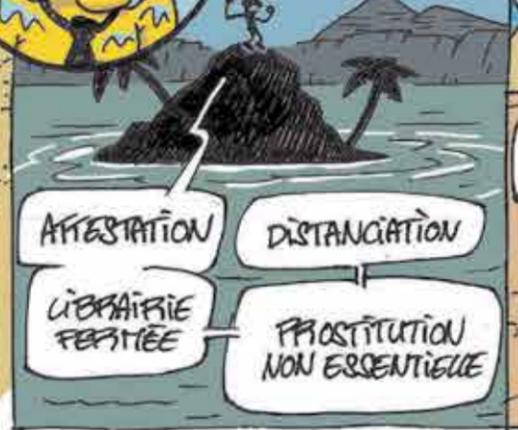


IL NOUS FAUT FAVORISER LE RÉSPECT DES DIFFÉRENCES!!

SAREALIPOPETTE!

MAIS CE COUP-CI ON VA CONFINER TOUTE L'ÎLE!!

FSHHHH...



COIFFEUR NON ESSENTIEL

SENS GIRAtoire OBLIGATOIRE

GESTES BARRIÈRES

C'EST ÇA!! RETOURNE À BRUXELLES MACRONÈKE

FFIICOU LIBRE!

FICHTE!



TANK

Chloé Bernard et Karim Rahali, de la Ligue de l'enseignement



“ Un projet qui suscite motivation et volonté chez les jeunes ”

Chloé Bernard, responsable du service solidarité internationale, et Karim Rahali, directeur du centre social La Solidarité, coordonnent ensemble pour la Ligue 13 le projet Jeunes des deux rives Paca. Ils nous parlent de l'organisation du projet sous Covid et de la motivation des jeunes qui s'engagent dans le programme avec l'espoir de pouvoir remettre un pied sur l'autre rive l'an prochain.

leRavi : Avec le covid et le confinement, comment s'est organisé le programme J2R cette année ?

Karim Rahali : Tout le pari était de maintenir un minimum d'activités autorisées sur l'ensemble de la Fédé et des équipements sociaux. Tout en tenant compte du contexte et avec un protocole à tenir. Avec aussi des moyens spécifiques et financiers à apporter à chaque équipe. L'idée, de manière générale, c'était comment, tout en restant à distance, assurer une continuité des programmes, notamment sur la question de l'action des identités multiples.

Ça n'a pas été trop difficile de tout réorganiser au dernier moment ?

K. R. : La seule organisation à laquelle on a pensé c'est de demander aux animateurs s'ils étaient d'accord de se saisir de l'action, de faire des propositions durant l'été et d'apporter la logistique pour chaque structure en fonction de ses propositions. D'habitude, l'été sort du programme car c'est une période très fatigante pour les équipes et où l'on est très accaparés. Normalement il y a toute une programmation de séjours sur ce temps estival. Les animateurs ont été force de propositions avec des programmes qui tenaient la route. On a vérifié qu'ils soient bien dans les clous des objectifs du projet. Et on a surtout veillé à ce que les stages créatifs aient une partie théorique en proposant de la formation avec la présence d'intervenants spécialisés.

Chloé Bernard : On a repris les thématiques que l'on aborde normalement sur le parcours, lors du weekend au Frioul et des journées de formation habituelles. Mais ce sont les animateurs qui ont choisi en fonction des thématiques qu'ils devaient aborder sur leurs chantiers. L'Huveaune et St Joseph devaient travailler sur le thème des déchets et ils ont gardé ce sujet-là. Pareil pour la Gavotte-Peyret avec la migration. Andy à Bompard travaille habituellement sur le sport et la santé mais, à la demande des jeunes, il a abordé cet été la question des violences sexistes.

Est-ce que les jeunes se sont démotivés quand ils ont su qu'ils ne pourraient pas partir cette année ?

C. B. : Je n'ai pas trop l'impression. Mais s'ils se sont adaptés cette année, pas sûr qu'il en soit de même si on n'est toujours pas en mesure de partir l'an prochain. On remarque au niveau national que pour les jeunes inscrits dans le programme J2R, le voyage est toujours source de motivation, et pas seulement pour ceux des centres sociaux.

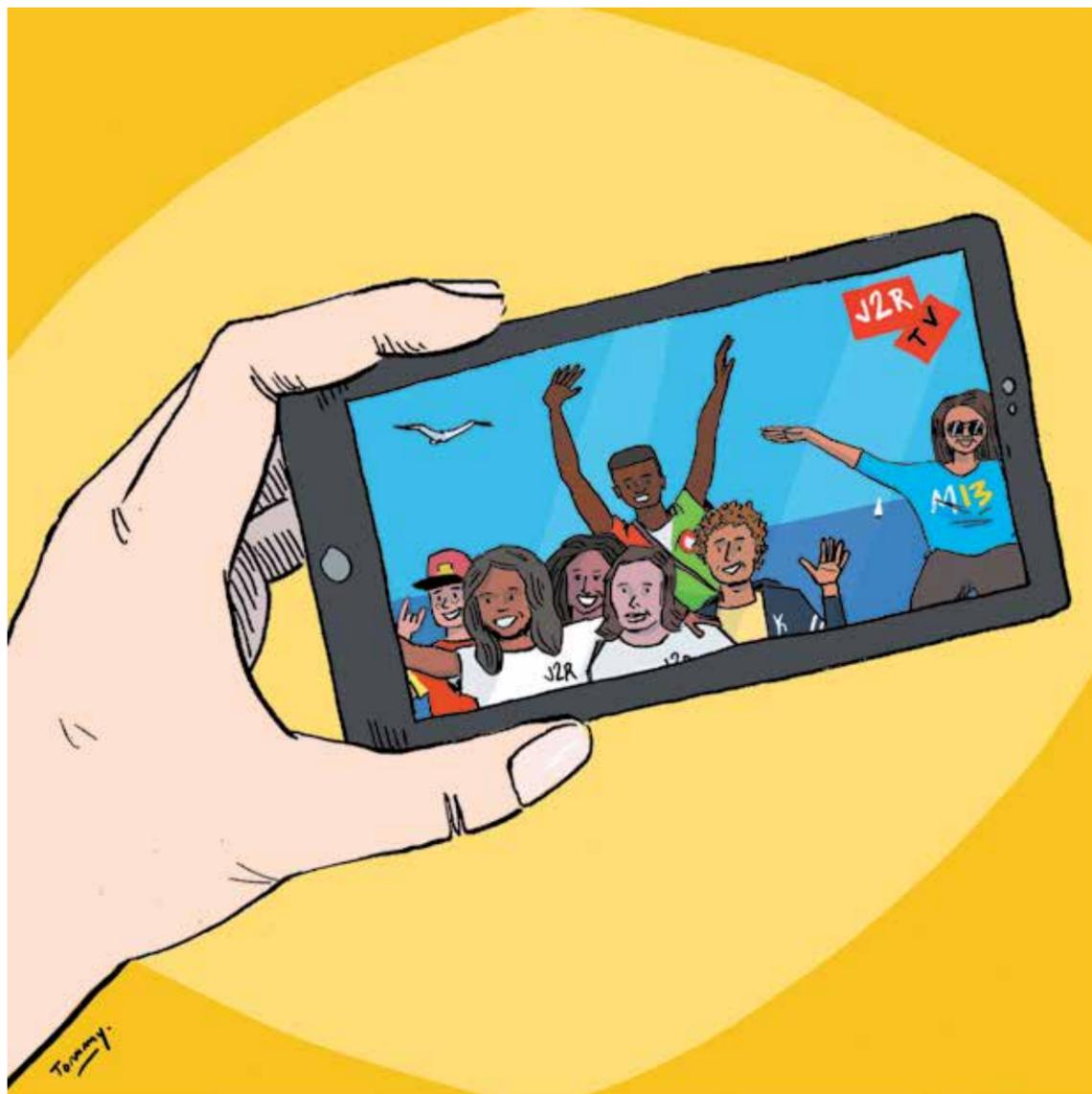
K. R. : Dans cette phase de formation il y a quand même comme espoir pour les jeunes de concrétiser et de partir en voyage. La difficulté que l'on risque de rencontrer si l'an prochain on vit la même crise sanitaire c'est qu'on ne pourra pas recommencer sur le même modèle que cette année. Par exemple, La Solidarité devait partir avec La Viste en Tunisie pour travailler sur le nettoyage du

littoral, on espère que ça pourra se faire en 2021...

En quoi J2R transforme les jeunes que vous suivez ?

K. R. : Au niveau de leur comportement, du discours, du regard sur l'autre. Motivation et volonté, c'est ce que suscite chez les jeunes la question de l'interculturalité et de l'engagement. À la Solidarité, on avait des problèmes de mixité, filles et garçons, aujourd'hui j'ai la nette impression que ce programme J2R nous a permis de débloquer la situation. Sur l'ensemble des activités, j'ai des filles et des garçons, ce qui n'était pas le cas avant. On sent que, désormais, ils partagent.

C. B. : Le fait aussi que des centres sociaux se mélangent ça apporte beaucoup. Ce que les jeunes de l'Huveaune et de St Joseph ont préféré, au delà de l'activité en elle-même, c'est de pouvoir partager avec des jeunes d'autres quartiers. C'est qu'apporte aussi le weekend au Frioul normalement.



« L'idée, c'est de créer un dialogue »
Chloé Bernard

K. R. : Tous les programmes que l'on monte consistent à les faire sortir de leur environnement habituel pour les mettre en immersion. Et là tu réussis à faire faire ce que tu veux aux jeunes, reprendre les bases de savoir-vivre en collectivité, s'accepter les uns les autres... C'est un peu un défi de pouvoir se mélanger, ça montre une ouverture d'esprit et vers l'extérieur de la cité.

Pouvez-vous nous dire deux mots de la WebTv J2R ?

C. B. : L'idée c'est de créer un dialogue entre les jeunes. Ça l'était avant le Covid et ça l'est d'autant plus aujourd'hui. C'est une sorte de plateforme vidéo où les Français, les Tunisiens, les Marocains et les Algériens vont pouvoir diffuser les vidéos qu'ils auront créées avec leurs éducateurs. Il va y avoir une ligne éditoriale où pendant trois mois les jeunes vont travailler sur une thématique commune. Cette année l'Algérie fait partie de J2R mais à cause de la crise politique et sanitaire c'est compliqué à mettre en place. Grâce à la WebTV ils vont quand même pouvoir participer et

s'exprimer en postant des vidéos. S'ils ne peuvent pas bouger et si on ne peut pas aller les voir, au moins ils auront cette fenêtre-là. Le but c'est que les jeunes se parlent entre eux et que ce soit interactif. On veut que ça devienne un média. La WebTV devrait être lancée pour mi-décembre. On est en train de voir comment enclencher des ateliers vidéos avec des jeunes qui sont enfermés chez eux et qui ne peuvent sortir que pour aller à l'école. Il y aura aussi ce qu'on appelle le multiplex. Qui là s'adresse aux éducateurs sous forme d'atelier d'échange de pratiques professionnelles sur les quatre territoires.

Propos recueillis par Samantha Rouchard

